

JOURNAL de BORD

Nous voulions visiter l'Amérique des Aztèques, des Mayas, des Bororos, des Arawak, ou que sais-je encore.

Mais il y avait une destination incontournable.

Le Guatemala. Parce que, en 2003, notre fille Elise toute jeune diplômée en économie a eu le privilège de consacrer une petite année à son rêve : s'engager pour le tiers monde.

Elle passe alors quelques mois au Costa-Rica, active dans le cadre du HRC (Haut Commissariat aux Réfugiés des Nations Unies) où elle assiste les victimes des conflits en Colombie. Ensuite elle a continué son projet au Guatemala au sein du Mojoca. Elle s'est appliquée à transmettre quelques données de base aux jeunes de rue pour qu'ils puissent acquérir des outils nécessaires à assurer leur autonomie et sortir de la rue.

Cela nous a liés au magnifique projet de Gérard Lutte.

Sachant que nous partions pour le Guatemala, et que nous voulions faire un petit coucou au Mojoca, Gérard nous a proposé de passer quelques jours ensemble.

Ce furent des moments émouvants, parfois bouleversants et souvent très chaleureux. Inoubliables.

Je vous livre ici un extrait de mon carnet de voyage qui raconte subjectivement ces moments particuliers au Mojoca.

Vraiment, je ne peux que dire : engagez vous !

Avant notre passage au Mojoca, nous nous sommes familiarisés avec le Guatemala. Nous voyageons à nous deux et logeons, soit chez l'habitant, soit dans des petits hôtels. Nous avons organisé ce voyage en dialogue avec Mayan-Zone, une agence locale mais tenue par des Belges et Français. Formidable. Nous sommes passés par les beaux endroits, Antigua, l'Altiplano, avons escaladé l'un ou l'autre volcan, fait du kayak et de la lancha dans l'embouchure du lac Izabal et du Rio Dulce. Nous avons épié les oiseaux, vu Livingston et filé vers les structures Maya au fond de la forêt tropicale, Tikal est un must. Enfin, après trempette à Sémuc Champey, nous avons achevé ce magnifique parcours par un court séjour au Mojoca à Guatemala-Ciudad.

dimanche 12 février 2017.

Départ pour **Guatemala-Ciudad**.

Ici aussi ce dimanche, pas trop de camions, pas trop de voitures, tout le monde est à la messe.

Coban/ Guatemala-Ciudad est un axe routier important et donc en bien meilleur état, bordé de-ci de-là de riches villas ou haciendas emmurées et derrière de belles grilles.

Grands champs de frijoles, de choux, d'oignons parfois recouverts de filets ou de plastics. Au loin une nouvelle chaîne de montagne brune et sèche en cette saison, trop haute sans doute pour la végétation tropicale qui laisse la place aux cactus. A l'approche de la grande ville, le trafic augmente et la nature se fait envahir par l'homme.

Désordre apparent du dédale périphérique. Urbanisation sauvage sur terrain accidenté.

Et puis nous pénétrons en zone 1, centre historique de la ville. Rien à voir avec nos vieilles villes concentriques du moyen-âge. Mon sens de l'orientation en souffre. Ville de conquistadores, plans militaires et cartésiens. Maillage serré à angles droits, gros murs, portes et fenêtres grillagées. Obligation de se référer aux plaques de rues: avenida octavia, calle quatorce? Ca ira mieux demain.

Nous déposons nos valises **hôtel Spring**, ancienne bâtisse parfaitement intégrée et donc pourvue de beaux patios entourés de galeries.

Ici aussi, première à gauche, seconde à droite, troisième patio, "has entendido?". Pas un angle obtus, pas une courbe sauf aux plantes. Dieu merci.

Chambre généreuse, très 19ème, acoustique d'époque, salle de bain vintage, mais le charme que nous aimons.

Nous appelons **Gérard Lutte**, fondateur de l'**asbl MOJOCA**, Movimiento de Jovenes de la Calle.

Il nous attend ce soir à **la maison du 8 mars**.

Nous y allons à pied, pas de danger, il n'est que 18h. Simplifions : la maison du 8 mars est une maison refuge pour les filles qui souhaitent sortir de la rue. Les Quetzalitas sont souvent des jeunes mamans avec d'adorables mouflets.

Nous soupçons avec elles. Tout le monde se présente individuellement et parfois partage un bout de son expérience et témoigne de son énorme reconnaissance envers le Mojoca. Un grand échange généralisé s'en suit en toute confiance. Nous passons une belle soirée et rentrons fourbus de tant d'émotions, en taxi à cette heure tardive.

lundi 13 février 2017.

Retour au Mojoca sur le coup de 8h30. Nous sommes accueillis par un vigile en arme, fusil à pompe et colt 6 coups. Il nous scrute de haut en bas, note nos noms et origines et finit par appeler la direction par téléphone et "la chevillette cherra". Derrière la grille une splendide demeure à multiples patios en adobe, le tout soigneusement passé sous stuc et peinture. Gérard nous attend à l'étage, cœur administratif du Mojoca, une vraie petite PME bourdonnante d'activités, de réunions et d'échanges.

Et puis Gérard nous fait visiter l'ensemble, nous présente les membres de son équipe, les déléguées des jeunes de rues présents, tous sur le même pied d'égalité, avec respect et chaleur. Tout le monde a un petit mot d'accueil.

Autour du premier patio : atelier de couture remarquablement outillé, local d'apprentissage informatique qui est aussi le salon des jeunes de la rue, local pour les cours et études,...mais aussi une boutique café & viennoiseries ouverte sur la rue. Excellent, soit dit en passant. Entre les deux patios, de vastes sanitaires avec douches et buanderie pour les jeunes et en face une grande salle polyvalente : cantine, salle de fête, ateliers de formations diverses.

Au second patio atelier de cuisine, réserves, cuisine collective, boulangerie, un petit escalier mène aux services santé, médecin et psychologue, terrasses

Du va et vient, d'un patio à l'autre, des salles de réunions qui se font et se défont, sourires, échanges, embrassades en tout sens.

Les 30 h d'Espagnol d'Anne font ici aussi des miracles. Je double mon expérience de mime avec de-ci de-là des mots d'origines diverses, et ça marche.

Pour ceux que ne le savent pas, Gérard, toujours très actif et engagé, a tout de même près de 90 ans et a perdu la vue ces dernières années. Alors il y a Kenia, qui a bien une tête et demi de moins que Gérard, qui est son inséparable dame de compagnie, infirmière à ses heures, yeux de secours, photographe maison, multimédia, publi-press, porte parole et peut-être un peu tendre éminence grise du Mojoca. Kenia est au courant de tout, est une véritable petite locomotive. Elle relie Gérard à tout le monde et à tout ce qui se passe. Kenia a connu la dure réalité de la rue. Gérard et le Mojoca l'ont sortie de là et sa reconnaissance est sans limite. C'est contagieux! Tout l'esprit du Mojoca est là : respect, reconnaissance, tendresse, échanges, le tout décuplé par la gentillesse Maya. Anne et moi, nous fondons.

mardi 14 février 2017.

8 h 45, nous partons avec René, coordinateur des jeunes des rues au sein du Mojoca, pour une rencontre des jeunes en rue. Hugo est délégué d'un groupe des jeunes de rue, frais et requinqué après son passage ce matin au Mojoca. Chicken-bus énergique, propre, mais fauteuils en planches, de-ci de-là manquantes, on oublie la suspension. Mais cela nous plait d'être proches des habitants de la mégapole.

Nous quittons le transport public sur une large avenue un peu glauque, ateliers et grandes surfaces disparates.

René vise un bloc de bâtiments sans beaucoup de vie, seule une petite pizzeria se prépare pour la journée. Derrière le coin traîne une petite dizaine de jeunes, un poupon et un chien sur quelques vieux matelas dans de gros sacs de plastic.

Ils semblent sortir d'une nuit harassante et nous toisent l'air suspicieux. C'est qui ces blanc becs?

René, en homme sage, bien qu'ils se connaissent, les approche en douceur. Il ne nous présente pas encore, nous passons au second plan. Il prend de leurs nouvelles, fait raconter la nuit, la semaine. Constate leur état physique. Quelques-uns sont assez maqués par la colle qui les soulage de leurs angoisses, mais leur fait tant de mal. Et puis on s'active. Nous avons amené un seau, du shampoing et des remèdes contre les poux et puces. L'air de rien nous participons et la confiance s'installe. Les sourires grandissent, rires et joie. René s'assied sur quelques marches d'un perron abandonné et se lance dans des réflexions et échanges d'idées. Cela ressemble à un cours de philo pour ados. Et doucement le groupe s'agglutine autour de lui, nous compris. Comme un Jésus sur une colline. Grande sociabilité entre eux, capacité d'accueil, une fois la confiance établie. Nous offrons une pizza au groupe qui ne demande pas son reste. Pas de doute, ils ont très faim. Un jeune torse nu, assez intoxiqué et agressif arrive. Le groupe se crispe et le suit du coin de l'œil. René me cadre : profil bas. Je glisse un coca-cola, l'air de rien, sans regarder le gars. OK, c'est d'accord, il l'engloutit, se calme et s'assied à la lisière du groupe, dompté. Ouf, tous se détendent.

La visite suivante n'est pas pour nous. Trop difficile : visite d'un jeune à l'agonie à l'hôpital. Rongé par les ulcères, tant la vie à la rue est sans pardon. Ensuite, visite des filles en prison. Pas pour nous, Retour au chicken-bus avec Hugo, trop content de nous reconduire, ... il est un peu amoureux d'une belle qui travaille au Mojoca.

Ce soir nous soupçons en privé avec Gérard et "Kenia-peut-tout-faire". Un grand moment d'amitié simple. On a tant à se raconter.

mercredi 15 février 2017.

Demain nous partons. Mais Gérard voudrait que nous l'accompagnions encore voir les conditions de logement de quelques-unes de ses protégées. J'ai derrière moi une carrière d'architecte de luxe et il serait bien que j'évalue comment améliorer la case de deux jeunes femmes. Challenge.

Accompagné de Wendy et Kenia nous remplissons un petit taxi, ... 6 dans une Opel corsa.

Un long parcours nous emmène derrière le grand cimetière de la ville. A peine plus loin, un mur cache une montagne démesurée de détritux où des humains en tous genres et de tout âge s'activent pour en extraire de quoi récolter un petit quetzal nécessaire pour sauver le repas du jour. De l'autre côté de la rue, derrière un même mur de parpaings gris, rien que du gris. Tôles, panneaux, bâches, textiles, le tout recouvert de poussière et relié par des rallonges improvisées pour le courant.

Pour accès au bidonville, une seule petite percée dans le mur d'enceinte, avec grille renforcée et une petite guinguette pour tout contrôle social.

Les ruelles ne font pas le mètre de largeur. Sol en terre, sur des années de sacs poubelles. Sol ravagé par les saisons de pluie. Difficile pour notre ami malvoyant, mais avec Kenia il fait des exploits. Si une case ouvre sa porte, c'est vers l'extérieur tant elle est petite. Et alors la rue attend que le passage se libère. Tout le monde entend tout, partout les courants d'air s'insinuent, quand ce n'est pas la pluie ou pire encore, les effluves nauséabondes et toxiques des souterrains sur lesquels tout cela s'est construit.

Vie collective. Mais vie dangereuse. Car s'ajoute à cela un grand besoin de la débrouille pour survivre dans ce pays qui ne leur offre pas grand chose. On passe vite aux petites magouilles, à la délinquance, aux divers trafics. Et le grand banditisme surveille et exploite.

La 1ère case que nous visitons se trouve au milieu de tout cela. Deux jeunes femmes se la partagent, locataires. Une courette de 3m², une pièce de 12m². Le toit en tôles est percé en maints endroits. Lits mouillés en saison de pluie. Le toit repose sur quelques trop rares chevrons. Les murs sont un assemblage aléatoire de vieux panneaux de coffrages, de tôles, de bâches et de sacs. Une peluche bouche un trou trop indiscret sur la case voisine. Un seul panneau pour toute porte, pas de fenêtres. Le peu de lumière s'infiltré par les nombreux joints ouverts. Quelques couvertures aux murs masquent cette tristesse de leurs couleurs fanées. Pour tous meubles, une grosse télévision, 2 grands lits sur lesquels s'agglutinent quelques vêtements ou couvertures. Une armoire improvisée pour la cuisine et un double bec à gaz pour toute cuisine monté sur tréteaux au-dessus la bouteille de gaz. Pas d'eau. Pour tout égouttage, tout de même, un pvc ø 110 qui sort de terre au milieu de la courette. De quoi y déverser approximativement une bassine, un pot de chambre Mais les filles nous accueillent gentiment, l'écoute d'abuelo Gerardo et la présence décidée de Wendy, les rassure.

Et moi, je ne peux que constater. Aujourd'hui, il n'y a pas de vent, pas de courants d'air. Justement, l'air empeste des vapeurs et solvants que le sous-sol déverse dans les cases. Toxique.

A moindres frais, on pourrait renforcer un peu la structure, doubler le toit pour se protéger du soleil et de la pluie, découper une petite baie vers la courette, sécuriser l'électricité, mettre la bouteille de gaz dans la courette, plutôt que dans la chambrette Mais encore quid de la sécurité incendie, quid de la ventilation, du chemin d'évacuation, de la protection des habitants face à la délinquance? Le propriétaire ne fera rien, tout juste accepte-t-il qu'on améliore son bien. Il en profitera pour virer les filles et louer plus cher à autrui.

Nous allons tout de même voir, un peu plus loin, le père d'une des deux filles. Il pourrait aider aux améliorations.

Là, c'est encore bien pire! L'homme travaille sur la décharge pour faire vivre sa femme et leurs 6 ou 8 petits-enfants qu'ils accueillent dans leur case. Même plan, courette en moins. Accumulation, l'in vraisemblable nécessaire pour tout ce petit monde. Et une cuisinière à bois traditionnelle maçonnée et pourvue d'une cheminée qui ne tire plus depuis longue date. Tout est parfaitement noir dans la case, peut-être même les habitants! Après une courte discussion entre nous, Gérard conclut qu'il faut trouver une autre location pour ses protégées. Les jeunes femmes ne disent pas non, quand bien même cela les sortira de leur réseau de connaissances, de leurs habitudes et les écartera sans doute de leur petits "business au jour le jour". Sur ce, nous visitons une troisième case, aussi noire et brute de construction, mais plus grande. Trois pièces, une courette de 10 m². Une jeune fille semble y habiter seule. Elle fréquente le Mojoca de manière irrégulière, ... en temps de crise. Nous savons que ses parents sont trafiquants de drogues et en prison pour l'instant. La situation de la fille est périlleuse et Gérard souhaite la convaincre de se réfugier à la maison du 8 mars. Mais la jeune et jolie fille en a beaucoup vu et hésite de choisir un chemin plus sage. Le goût de l'aventure! Ces trois jeunes femmes ont eu un, voire deux enfants, qui soit dorment dans un coin de la case, soit sont hébergés chez des parents ou proches, soit gambadent dans ces ruelles animées de matrones en recherche d'un point d'eau pour une lessive, hommes chargés de Dieu sait quelles breloques à recycler. Tout de même, dans cet entassement de cases, il y a par moment une ambiance joyeuse qui cache tant de misère. L'homme est grégaire et surprenant.

À peine de retour au Mojoca, ce midi, le téléphone sonne et appelle à regarder la télévision en direct. Une partie du slumb est en feu, 30 à 50 cases volatilisées. Y compris celle de nos deux protégées. Elles ont sauvé leurs enfants, la télévision et les vêtements qu'elles portent sur elles. Le Mojoca se met en route pour leur trouver une location provisoire en attendant qu'elles choisissent peut-être de rejoindre la maison du 8 mars. Nous sommes tous bouleversés.

Alors que nous nous appesantissons sur ce drame, un rayon de soleil éclate, la maison du 8 mars s'est enrichie d'un mignon petit bébé, une belle petite indienne.

Cela se fête. Ce soir c'est la Belgique qui prend la cuisine en main : Waterzooi pour tout le monde. Et voilà que toutes ces jeunes femmes s'agglutinent autour d'Anne pour apprendre la recette. Joie, chaleur et coopération.

Le souper est une véritable dernière cène, mais vraiment pas triste ! Nous partons demain. Cène tendre aussi, à l'écoute. Prise de parole à tour de rôle dans la tradition du Mojoca. Nous n'oublierons jamais.

Philippe Serck